

Intellect d'amour **Lucio Russo**

En 1982, deux ans après la disparition de Massimo Scaligero (1906-1980), la Maison d'édition « Tilopa Editrice » publia un recueil de souvenirs de quelques-uns de ses amis et élèves, avec le titre: Massimo Scaligero. Le courage de l'impossible. L'un de ceux-ci intitulé Intellect d'amour (daté du 7 septembre 1981) était de Lucio Russo. À partir du moment où ce recueil est désormais introuvable, nous espérons faire plaisir à nos lecteurs en republiant ce texte, avec quelques retouches de la main de l'auteur.

En 1970, pour des raisons de travail, je me rendais souvent dans les parages de la Place Navone. Chemin faisant, il était habituel que je m'arrêtasse quelques instants devant les vitrines des quelques librairies du coin. L'une d'entre elles, était la librairie Maraldi du cours Renaissance. On pouvait y trouver des occasions et je ne manquais jamais d'y jeter un oeil à cause de cela. Dès la première fois, dans l'une des vitrines, en haut à droite, j'avais noté la présence d'un livre à la couverture rouge, intitulé: *Le marxisme accuse le monde*, d'un certain Massimo Scaligero. Avec le temps, un rapport insolite s'était créé entre moi et ce livre. Je ne me décidais pas à l'acheter ni ne désirais le faire: il me semblait suffisant de le retrouver toujours là, à sa place dans cet angle, et de laisser courir mon imagination quant à son contenu et à son auteur. À propos de celui-ci, je me rappelle m'être demandé plus d'une fois: « Qui sera-ce? Un politicien? Un journaliste? Sera-t-il de droite ou de gauche? Jeune ou vieux? ».

Un jour, pourtant, je ne trouvais plus le livre. La vitrine avait été réaménagée et ce volume avait disparu. Environ une année après, dans la nuit du 13 octobre 1971, je fis ce rêve. Un ami venait me voir pour me communiquer que, je ne sais quel personnage me félicitait pour le travail que j'avais développé jusqu'alors. Il ajoutait tout de suite après: « À présent tu devrais t'occuper du Graal ».

Cette exhortation éveilla en moi la plus profonde surprise. Ce qui me surprit et me frappa le plus, en particulier, fut cet indicible sentiment de vénération suscité en moi en entendant le nom du Graal. Même les jours suivants, je m'aperçus qu'il me suffisait d'évoquer intérieurement ce nom pour ressusciter un écho de cet extraordinaire sentiment.

La stupeur fut grande. Je me souvenais — il est vrai — avoir lu quelque chose, au sujet du Graal, dans quelque livre de Jung, mais je savais qu'il ne s'agissait que d'allusions brèves et éparses au-delà desquelles j'étais certain de ne pas savoir grand-chose. Il me parut donc opportun de consulter l'ami du rêve pour lui demander des suggestions et, surtout, des indications bibliographiques.

Lui aussi, pourtant, ne connaissait que ce qu'avait dit Jung. Histoire de commencer, il me suggéra quand même de lire un petit livre de Claude Levi-Strauß, intitulé: *Race et histoire et autres études d'anthropologie*. Je me procurai aussitôt le livre; je le lus

avec avidité mais j'en restai profondément déçu. Devant l'aura sacrée du rêve, les doctes considérations de Claude Levi-Strauss me parurent abstraites, voire même blasphématoires.

Le pensai, alors, qu'il aurait été peut-être utile de consulter de nouveau Jung avec plus d'attention. J'acquis et je lus ensuite divers recueils de légendes du cycle d'Arthur et du Graal. J'estimai en outre nécessaire de remonter aux sources, et à cette fin, je me procurai les textes de Chrétien de Troyes, Wolfram von Eschenbach et Richard Wagner. Je consultai enfin d'autres auteurs, parmi lesquels: Paolo M. Virio, Gustav Meyrink, René Guenon et Julius Evola. À ce point, j'en savais certainement plus ; mais j'étais bien loin, toutefois, d'avoir trouvé ce que je cherchais: à savoir quelque chose qui m'aidât à comprendre le sens de l'invitation qui m'avait été adressée dans ce rêve.

Enfin — je ne me souviens plus comment — un autre livre me vint entre les mains. Il était intitulé: *Graal. Essai sur le Mystère du Saint amour*¹ et son auteur était un certain Massimo Scaligero... « un certain Massimo Scaligero » : je ne réalisai pas immédiatement la coïncidence.

Plus tard, quand je me rendis compte qu'il s'agissait de ce même auteur inconnu de la vitrine de la librairie Maraldi, ma curiosité crût à la démesure et, avec une ardeur naïve, je me plongeai dans la lecture. J'en retirai cependant un sentiment insolite de frustration: quoique je m'y efforçasse, je ne parvenais pas à le comprendre. Ce n'était certes pas le premier livre que je lisais; même s'il me semblait presque qu'il en fût bien ainsi. Les autres se laissaient lire, celui-ci non: il était différent, étrange, apparemment impénétrable.

Depuis le moment du rêve, quelques mois avaient déjà passé. L'été commençait et je décidai de m'imposer une pause. Je sentais que j'avais besoin, non pas de lire d'autres livres, mais de me recueillir. Il était nécessaire d'attendre, de réfléchir et de méditer.

J'atteignis ainsi Octobre. Un soir, assis dans mon studio, j'avais de nouveau en mains le livre de Scaligero. J'avais l'intention de le relire: le violent désir de savoir et de comprendre avait désormais perdu son impétuosité initiale et je me sentais plus serein, et prêt à tenter de nouveau l'opération.

Ce soir, il arriva ce que j'avais espéré: le sceau se rompit, le livre commença à me parler et le sentiment tant attendu surgit dans l'âme: voilà la voie!

L'équivoque de ma première rencontre avec le livre se fit alors claire. Il ne pouvait pas être lu comme tous les autres: là-bas, on parlait du Graal; ici, c'était le Graal qui parlait.

Cette même soirée, je décidai d'en connaître l'auteur. Grâce à l'aide amicale du Dr. Marcello Carosi, depuis quelque temps notre médecin de famille, je parvins à me mettre en contact téléphonique avec Massimo Scaligero. C'était en 1972. Le rendez-vous fut fixé pour 16 heures, le 11 novembre.

¹ Cet ouvrage a été traduit en français et est disponible sans plus auprès du traducteur. *Ndt*

Et c'est ainsi que je fis la connaissance de Massimo, le guide, l'ami. Le destin, qui avec tant de discrétion avait préparé la rencontre, tenait en réserve, pour moi, un autre don inespéré. Tout en étant très occupé, Massimo parvint en effet à me fixer un rendez-vous tous les quinze jours. Ainsi pendant sept ans, deux fois par mois, j'ai ponctuellement rejoint son studio, au dernier étage de la villa de la rue *Cadolini*, où j'étais fraternellement accueilli par lui et notre entretien durait environ trois quarts d'heure.

Des rencontres de ce genre, on ne les fait pas parce qu'on les mérite, mais plutôt pour pouvoir les mériter.

Massimo a justement écrit: « Qui cherche vraiment la vérité n'a pas besoin d'être convaincu: c'est lui qui se persuade lui-même parce qu'il se meut, enquête et étudie, approfondit et médite : il ne doit pas s'attendre à ce que la vérité lui soit remise comme un objet, tandis qu'il reste immobile, à se laisser persuader. Qui cherche le Divin doit se mouvoir vers lui, et dans un tel mouvement, le Divin opère déjà ». Dans ce sens, je sentais qu'il dépendait avant tout de moi de rendre plus ou moins décisive une telle rencontre.

À vingt ans, s'était éveillée en moi, à l'improviste, une ardente volonté de connaître. J'en avais à présent trente-deux et je pouvais bien dire que j'avais brûlé les étapes. J'avais d'abord été un marxiste convaincu; puis j'avais fait mienne, et en partie expérimenté, la psychanalyse freudienne; j'avais enfin déjà développé et complété un stage junguien régulier. Cela avait été douze années de feu, riches d'études et d'expériences humaines, d'enthousiasmes et de déceptions, de crises et de renouvellements.

À ce moment-là, en m'interrogeant sur le sens de ce cycle de mon aventure intérieure — cycle qu'avec la rencontre de Massimo, je ressentais achevé — je finis peu à peu par réaliser qu'entre les expériences du passé et celle que je m'apprêtais à affronter il y avait, malgré les apparences, un élément de continuité essentiel.

Marxisme, psychanalyse et psychologie analytique, quand bien même de manières différentes, partaient en fait de la reconnaissance du grave état d'aliénation et de malaise de l'homme contemporain et se portaient candidats, plus ou moins explicitement, comme thérapies d'une telle condition morbide.

Je comprenais pourquoi j'avais été attiré de temps à autre dans le domaine de leur orbite précisément par cet élément anthropologique : ils dénonçaient le mal humain et se proposaient de le résoudre.

Le fait est cependant qu'un mal ne peut être guéri que s'il est bien diagnostiqué ; et j'étais certain, désormais, en l'ayant expérimenté sur moi, que de telles thérapies, quand elles n'aggravaient pas carrément le mal (Marx et Freud), se limitaient à l'adoucir (Jung).

Si les thérapies s'étaient révélées contre-productives ou inefficaces, les diagnostics devaient alors être considérés comme erronés ou insuffisants.

Voici donc qu'à partir de l'intérêt anthropologique, re-émergeait celui cognitif.

Quand, à vingt-trois ans, il m'était arrivé d'écouter, pour la première fois, une conférence sur la psychanalyse, il s'était produit un curieux épisode. À la fin de son exposé, le rapporteur (Fausto Antonini) avait invité les présents à intervenir pour animer le débat. Je me souviens d'avoir demandé la parole, en posant la question suivante: « Professeur, la psychanalyse peut-elle rendre l'homme heureux? ». Je me rends compte qu'une question de ce genre, par sa naïveté, ne peut que faire sourire. Et pourtant, environ dix ans après, quoiqu'en d'autres termes, j'étais en train de la reposer à Massimo: « Quelle est la vraie racine du mal humain? » Est-il possible de le guérir? Une connaissance, qui ne trahisse pas, mais saisisse vraiment la réalité, est-elle possible? ».

Pour Marx et Freud, la réalité était constituée du seul monde physique et corporel, perçu au moyen des sens; à celle-ci Jung ajoutait la réalité de l'âme, mais, en ne voulant pas en admettre une autre, il finissait par la piéger dans un subjectivisme ou un relativisme qui rendaient vain tout espoir d'apporter une réponse aux interrogations ultimes. Au-delà de l'âme, il ne pouvait y avoir que l'esprit: mais comment le connaître et l'expérimenter objectivement? Massimo se montra tout de suite intéressé par ces problèmes et il me surprit en me confiant avoir préparé un de ses travaux dactylographiés sur le sujet. Le livre sortit deux ans après, en 1974, sous le titre: *Psychothérapie. Fondements ésotériques*. À la même occasion, il me confia qu'il l'avait écrit dans l'intention d'offrir aux psychothérapeutes l'opportunité d'acquérir une conscience plus profonde des bases de leur activité.

Je lui demandai très rapidement: « Si, grâce à l'enseignement de Steiner, un « élargissement de l'art de guérir » a été possible, pourquoi un « élargissement de l'art de la psychothérapie » ne devrait-il pas être possible? » Il me répondit: « C'est possible. Mais seule une vraie connaissance de soi peut transformer et guérir: et celle-ci est impossible sans une vraie connaissance de la réalité pré-cérébrale et vivante de la pensée. Quiconque, en progressant sur le chemin de la connaissance, devient un thérapeute ».

En décembre 1969, dans un bref article publié dans le mensuel *Mondo Giovane*, j'avais écrit: « Comprendre la psychanalyse signifie aller au-delà de la psychanalyse; cela signifie faire les premiers pas et s'engager sans peur dans le chemin inconnu de l'âme humaine; cela signifie procéder à une première formulation de la science de l'esprit; cela signifie accueillir comme la lumière d'un phare, les signes d'une côte lointaine qui, en dirigeant et en orientant notre cheminement incertain, permet d'accoster à de nouveaux niveaux d'expérience et d'existence ».

À côté de Massimo, et avec son aide, je pouvais comprendre à présent qu'on n'avait besoin d'aucune « première formulation de la science de l'esprit », puisque celle-ci existait déjà. Rudolf Steiner, en effet, avait déjà mis à disposition de tous les fruits de sa propre recherche spirituelle et les clefs de sa méthode.

« Beaucoup — me confia à ce sujet Massimo — croient que j'ai lu je ne sais combien et quels livres de Steiner. En réalité, j'en ai peut-être lu moins que les autres. Le secret est ailleurs: j'ai saisi sa méthode ».

La recherche spirituelle exige, en effet, encore plus de sérieux, d'engagement et de sens de la responsabilité que la recherche scientifique.

« On nous croit métaphysiciens — me dit une fois Massimo. — En réalité ce sont nous les vrais empiristes ». C'est pour cela qu'il me rappelait infatigablement la nécessité de l'exercice intérieur. Parfois, il était même arrivé qu'en réponse à une demande quelconque de ma part, il m'avait seulement répondu: « Ne t'en inquiètes pas, pense à faire les exercices ! ».

Au début, j'avoue m'en être sorti plutôt mal. C'est seulement après un certain temps, que je parvins en effet à réaliser la sagesse de ce comportement. Ce qu'il voulait me faire comprendre, on pourrait le formuler à peu près comme ceci: « Ne te tourmente pas, occupe-toi plutôt d'établir un contact avec l'esprit, et tu verras que, à cette source-là, tu pourras puiser toutes les idées dont tu as besoin ».

Avec cette façon de faire, Massimo ne donnait, en substance, qu'une réalisation pratique à une exhortation évangélique connue: « Cherchez le royaume des cieux, et le reste vous sera donné en surplus ».

À un certain stade du cheminement — je ne saurais ni ne pourrais dire quand — je me rendis compte que le problème initial de la psychothérapie en était venu à dévoiler un sens plus profonde et dramatique.

La sagesse de la Tradition connaissait l'homme comme un être fait de corps, âme et esprit. Mais le Concile de Constantinople de 869 ap. J.-C. déclara hérétique cette doctrine. Il établit, en effet, que la constitution humaine n'était faite que d'un corps et d'une âme, en tentant ainsi de supprimer de la conscience humaine la réalité de l'esprit (du Je).

Aujourd'hui, en premier lieu au moyen du matérialisme et des sciences qui lui sont asservies, une seconde tentative est en action: celle de supprimer, après la réalité de l'esprit, la réalité de l'âme.

Toute chose naît de l'esprit. De ce point de vue, les forces adverses sont impuissantes: elles ne peuvent pas créer ; elles peuvent uniquement saisir le créé et le retourner, en forme de négation, contre les forces créatrices. La psychologie et la psychothérapie, qui ont découlé de l'esprit en tant qu'impulsions modernes pour une autoconscience plus profonde, ont été malheureusement arrachées et contraintes à renier leur but: il faut les libérer, les racheter, les restituer à l'esprit.

Un engagement pareil est toutefois illusoire si n'est pas avant tout libéré l'instrument même de l'action, la pensée, de sa dépendance inconsciente du cerveau et des organes des sens physiques. S'il y a un secret à connaître, c'est celui-ci : la pensée attachée au système neuro-sensoriel ne peut que reproduire à l'infini ses propres limites et sa propre suggestion : elle ne peut rien affranchir, si elle ne s'affranchit pas elle-même d'abord.

Notre temps exige l'humilité de la milice spirituelle : sur chaque front, tout ce qui naît de l'esprit, doit retourner à l'esprit.

En chacun, les adversaires de l'entreprise les plus à redouter sont le mensonge et l'amour de soi. Ces forces constituent d'un autre côté une épreuve: il n'y a pas

d'espoir de les surmonter, en effet, si l'on n'a pas été en mesure de les reconnaître soi-même. L'âme est à la fois le terrain et l'objectif de la lutte: il faut se dépasser pour se retrouver et pouvoir finalement vraiment se transformer.

Je confiais ces pensées et d'autres à Massimo et lui m'écoutait patiemment, en me corrigeant parfois, mais toujours en m'encourageant. Le plus beau souvenir que j'ai de lui appartient à cette époque.

À la fin d'une rencontre, il m'avait accompagné comme toujours jusqu'à sa porte pour me saluer. Sur le seuil, il me serra la main, mais, comme absorbé, il la retint plus longtemps que de coutume. Puis son regard se ralluma, il me fixa et, posant affectueusement l'autre main sur mon épaule, il me dit: « Rappelles-toi, le Christ est tout! Je te le dis parce que tu es un homme de connaissance. Si tu avais été un mystique, je ne te l'aurais pas dit ».

Dans ces paroles, je perçois toujours gravée la première caractéristique de l'œuvre de Massimo : la fidélité absolue à l'essentiel. Presque tous ses livres ne sont qu'une incessante méditation dévouée à la *Philosophie de la Liberté*.

Dans la *Science occulte* (en esquisse, ndt), Steiner a écrit: « La voie qui mène à la pensée libre des sens, au moyen des communications de la science de l'esprit, est totalement sûre. Il y en a une autre, encore plus sûre, et spécialement plus exacte, quoiqu'elle soit plus difficile pour beaucoup d'hommes. Elle est décrite dans mes livres *Lignes fondamentales d'une théorie de la connaissance goethéenne du monde* et *La philosophie de la Liberté* ».

Cette voie « plus difficile » était celle de Massimo: la plus directe, la voie solaire des disciples de Michel-Christ.

Dans son petit studio, modeste et lumineux, Massimo a témoigné, par sa vie même, de l'abnégation absolue requise par la tâche. Même l'été, alors que presque tous s'accordaient un repos mérité, il n'interrompait pas ses rencontres et entretiens.

Un fois, c'était un après-midi de la mi-août, il fut nécessaire d'avancer notre rendez-vous à 15 heures. J'arrivai à l'heure. Il m'accueillit comme toujours en souriant, me fit asseoir puis, après avoir rejoint sa place derrière une table de travail, plutôt petite toujours encombrée de livres et de papiers, et me dit en me regardant: « Tant qu'il y aura deux personnes pour se rencontrer à 15 heures, à la fête du 15 août (*Ferragosto*, ndt), pour parler de l'esprit, la victoire est assurée ».

L'impétuosité avec laquelle j'avais affronté les premières rencontres n'était plus désormais qu'un souvenir. À présent, lorsque nous nous voyions, nous ne parlions plus beaucoup et consacrons notre dernier quart d'heure de rencontre à une méditation commune.

Lors de la première rencontre, Massimo m'avait offert deux de ses livres ; peu à peu j'avais acquis et lu tous les autres. Il me suggérait et me conseillait de temps en temps des auteurs et des titres d'ouvrages. Je me rappelle avec combien de surprise joyeuse il réagissait quand je lui disais que j'étais parvenu à trouver les textes qu'il m'avait indiqués, bien qu'il s'agît, le plus souvent, d'œuvres épuisées.

Parmi les auteurs que j'ai connus grâce à lui, je me plais à rappeler: Ernst Wiechert,, Charles Morgan (Massimo avait une prédilection pour son roman *La fontaine*), Dmitrij Merezkovskij, Ernest Marcus, Charles Michelstaedter, Arthur Onofri, Alexandre Becciani et Herbert Fritsche.

J'avais commencé à lui adresser quelques personnes et, parfois, nous parlions de ces connaissances communes. Je lui avais aussi présenté mon épouse et mes deux enfants. Au plus grand, Emiliano, il offrit une petite édition des Évangiles : un cadeau que mon fils garde encore jalousement.

Je n'ignorais pas combien Massimo était éprouvé par son état physique et toujours, quand j'arrivais, je lui demandais comment il se sentait ; il me répondait presque toujours par une boutade. Dans les derniers temps, il m'était paru cependant un peu fatigué. Une seule fois il me confia: « Je ne parviens plus à trouver du temps pour moi ».

Sa générosité même le consumait. Il faisait face à un masse énorme de travail : livres, lettres, coups de téléphone, colloques, rencontres. Malgré son état de santé, il était toujours là, derrière sa table de travail, à la disposition de tous.

Durant nos rencontres, j'étais content de pouvoir lui permettre une pause. Je ne lui parlais presque plus de moi, mais je l'interrogeais plutôt sur sa vie et sur ses expériences. Comme le témoignent certains de ces livres, Massimo était attentif à tous les aspects de la vie contemporaine. Parfois, nous commentions aussi des faits politiques. Avant de me dire au revoir, il me faisait souvent un cadeau: photocopies d'articles qu'il avait jugé importants et, surtout, de conférences inédites de Steiner. Il désirait connaître tout ce que j'allais publier et il était content quand je lui portais *Il Minotauro* avec quelque chose de moi. Nous nous étions désormais compris et, à cause de cela, nous parvenions à rester proches même sans parler. Dans ces moments de recueillement silencieux, en l'observant, j'arrivais toujours à la même conclusion: en face de moi, j'avais un homme chez qui la connaissance s'était faite bonté.

Comme le fruit est la métamorphose de la fleur, ainsi sa bonté était la métamorphose d'une conquête de pensée. Le Soleil, illumine et réchauffe à la fois : la lumière est chaleur et la chaleur est lumière. C'est uniquement chez l'être humain que ces deux forces se scindent ordinairement. La lumière va vers le haut et, réfléchi, se manifeste comme pensée ; la chaleur va vers le bas et, en s'individualisant, se manifeste comme vie et volonté. Divisée par la vie et la volonté, la pensée se fait abstraite et impuissante ; divisée par la pensée la volonté se fait cupide et égoïste. La tâche est donc celle, en partant du penser, de réunir consciemment et librement ce qu'il fut nécessaire de scinder, à cause de l'évolution humaine. Le vouloir dans le penser se traduit dans la liberté; le penser dans le vouloir se traduit dans l'amour. Et de l'accord retrouvé du penser avec le vouloir ressuscite le sentir originel en tant qu'harmonie et musique céleste.

Dans les moments de recueils de nos rencontres, il m'a été parfois concédé d'entendre un écho de cette vie du sentir. Sorti de son studio, je me retrouvais à

chaque fois plus décidé, plus fort, plus reconnaissant. Et cela pas tant à cause de ce qui avait été dit qu'à cause de ce qui m'avait été donné de percevoir.

À mes yeux, Massimo est apparu comme un icône, ou un témoignage vivant de l'intellect d'amour. Ses écrits, difficiles à première vue, ont la même rigueur et la même transparence des traités de logique mathématique. Si l'on parvient cependant, en vainquant l'inertie de notre nature personnelle, à mouvoir le penser en syntonie avec leur développement, le miracle se produit alors : leurs qualités prennent vie, s'ouvrent et en s'épanouissant, libèrent une sonorité qui transmue le processus logique en processus harmonique.

Je lui demandai un jour: « Parmi tous ceux que tu as écrits, quel est le livre auquel tu te sens le plus lié? ». Il y réfléchit un court instant, puis me répondit : « Peut-être *De l'Amour immortel*² ».

Cette réponse ne me surprit point ; ce fut plutôt une confirmation : je pourrais dire que je m'y étais attendu. *De l'Amour immortel* est en effet un livre unique, extraordinaire: plus qu'un livre, c'est un chant d'amour. Seule une âme aimante pouvait l'avoir conçu et écrit.

La théologie orthodoxe affirme: « La beauté est la splendeur du vrai ». Eh bien !, dans *De l'Amour immortel*, on découvre le plus pleinement comment la pensée vivante se fait justement beauté, art, poésie. On sait, toutefois, que le terrain sur lequel fructifie l'amour ne peut être fertilisé que par la souffrance. Seul celui qui a appris à porter sa propre croix peut en effet espérer pouvoir aider les autres à porter la leur.

« La souffrance — me dit Massimo, une fois — est une idée qui ne s'incarne pas ». En ce jour-là, je compris tout ce qu'il avait dû supporter, et ce qu'il supportait encore, d'affliction et de peine.

Une âme qui croît et se développe ne fait que se dilater et s'universaliser. C'est une respiration qui tend, dans son mouvement d'expansion, à coïncider avec le Cosmos. Par cette voie, l'âme ne ressent plus la réalité du monde comme autre ou étrangère : la joie du monde et des êtres devient sienne, siennes aussi leurs tribulations ou souffrances.

Pour pouvoir supporter un tel dépassement des levées égoïstes entre lesquelles coule le fleuve de l'égoïsme ordinaire, il faut beaucoup de force, mais, surtout, la capacité de s'abandonner volontairement dans les bras de l'unique Être qui a porté, pour tous, la croix et vaincu, ainsi, le mal du monde.

« Rappelle-toi, le Christ est tout! » ... Cher Massimo, vole donc serein à la rencontre de ton nouveau destin: je m'en rappellerai, nous nous en rappellerons.

Lucio Russo, 20 juin 2004

<http://www.ospi.it>

² Également traduit en français et accessible sans plus auprès du traducteur. *ndt*

